

LE CREUSET DE WILHELM VON HUMBOLDT ET LA FORME INTERNE DE GUSTAVE CHPET DANS LE CONTEXTE DU PROBLÈME DE LA CRÉATION

VLADIMIR ZINCHENKO

***Slovo* (verbe / mot / langue / langage verbal) – *princip cognoscendi*.**

Nous tous, ce n'est pas tant que nous savons, mais nous croyons ou nous sommes habitués à considérer que le Verbe / *Slovo* – c'est Dieu, que le langage / langue / *slovo* – c'est tout un monde, que le mot / *slovo* – c'est un microcosme de la conscience, que le langage verbal / mot / *slovo* – c'est la chair (tandis que *le pain, c'est la joie*). W. von Humboldt et G.G. Chpet, qui ont élaboré la théorie des formes externes et internes de la langue et du mot, ont ouvert de nouvelles voies à la compréhension de propositions étonnantes qui sont devenues des schématismes de la conscience humaine. Tout en pénétrant plus profondément la notion de la forme interne, G.G. Chpet en est venu à conclure que le langage verbal / *slovo* n'est pas, après la sensibilité et la raison, une « troisième » source, mais la source exclusive de la connaissance, intégrant les autres dans un ensemble cognitif, c'est-à-dire qu'il considèrerait le langage comme origine et *principum cognoscendi*. Par conséquent – commencement, source et principe de création. Cet exposé est une tentative de compréhension de cette

affirmation catégorique qui, à première vue, contredit le rôle évident de la sensibilité, des images [*obraz*], des actions, des affects dans la connaissance et la création. Pour résoudre le problème posé, il me revient d'abord de sortir des limites de la problématique des formes externe et interne dans l'interprétation qu'en donnent Humboldt et Chpet et d'aborder cette évidence trompeuse et provocatrice.

On sait bien que le monde, non seulement celui que l'homme apprend à lire, mais aussi celui dans lequel il apprend à agir, peut être représenté comme un texte écrit en plusieurs langues / langages. W. Goethe affirmait ceci : « La nature parle sans cesse avec nous et n'en dévoile pas pour autant ses secrets ». Toutefois, certains de ces langages grâce auxquels nous dialoguons avec la nature, avec nos semblables et avec nous-mêmes, sont connus plus ou moins de l'homme et lui sont accessibles. L'homme maîtrise le langage du corps, des mouvements, des gestes (mimique, pantomime, danse), des affects, des émotions (les héros révolutionnaires d'A. Platonov ne pensaient qu'en chauffant à blanc leur sens enflammés). Nous pouvons ajouter les langages iconiques, signés, symboliques, verbaux. On parle de métalangages, des langages des structures sémantiques profondes. Laissons aux amateurs les langages du cerveau et les langages extrasensoriels. Les langages énumérés peuvent être les porteurs des significations et des sens perceptifs, concrets, opératoires, affectifs, verbaux et conceptuels. La situation rappelle la tour de Babel et ses langues, où il n'est pas facile de s'y retrouver. Et néanmoins, l'homme crée une image / tableau [*kartina*], une image / représentation [*obraz*] ou un modèle imagé-conceptuel du monde. Je peux dire, en anticipant sur ce qui suit, que, apparemment, cela se produit non pas de façon chaotique, mais via cette sorte de *pool* langagier qui enveloppe, embrasse le monde et le pénètre. Les participants à ce *pool* garantissent l'inclusion dans une telle image de toutes les catégories perceptives, opératoires, verbales ou autres, mentales ou non. D'une façon ou d'une autre, l'homme recourt de manière suffisamment efficace dans son comportement, son activité, sa pensée et sa contemplation à cette image du monde qu'il a construite. Savoir à quel point il en est conscient ou à quel point il est capable de manifester cette représentation / image du monde dans le mot / langage, dans une figure / tableau, dans une action, dans une conduite, dans un schéma, dans une formule, etc., est déjà une autre affaire. Certains y parviennent, mais même dans ce cas, ils ne sont pas en mesure de raconter de manière intelligible comment ils y sont parvenus. A.A. Oukhtomski a dit jadis que les humains d'abord apprennent à marcher et ensuite réfléchissent pour savoir

comment ils ont réussi à le faire. Et s'ils y réfléchissent, alors ils s'arrêtent. E. Claparède a remarqué, en son temps, que la réflexion avait tendance à inhiber la parole. C'est, évidemment, pour céder la place des actions verbales aux actions orientées vers les objets, les images, les signes, les symboles, les affects, et enfin les actions elles-mêmes. C'est-à-dire céder la place à d'autres langages advenant en leur qualité de moyens non seulement de la communication, mais aussi de l'intellect (y compris chez les animaux et chez les enfants avant que ces derniers ne commencent à parler). Il semblerait que tout cela est évident, il faut donc simplement céder la place aux formes non verbales et préverbales du langage et de l'intellect.

Mais que faire face à cette thèse si résolument formulée par G.G. Chpet selon laquelle le mot / langage est le *principum cognoscendi*? Pour y voir plus clair, simplifions le problème et choisissons dans la tour de Babel trois langues : le langage des mots, des actions et des représentations / images. Ici, seront nécessaires les notions de forme externe et de forme interne en considération non seulement du mot / langue / *slovo*, mais aussi de l'action et de l'image. Commençons par le mot / *slovo*.

Hétérogénéité des formes internes du mot, de l'action et de l'image.

G.G. Chpet, déjà dans son ouvrage *Le Phénomène et le sens* (1914) et jusqu'à la fin de ses jours, a développé la théorie de W. von Humboldt et sa propre théorie de la forme interne du mot qui apparaît beaucoup plus complexe comparativement à la forme externe. Cela reste pour moi jusqu'à présent une énigme – comment y est-il parvenu? Ce n'est pas uniquement son encyclopédisme qui l'a aidé, il y a aussi la connaissance de dix-sept langues qui, dans sa tête, ne constituaient pas de tour de Babel. Il semble même que G. Chpet voyait la langue (le mot) de l'intérieur (on trouve chez Ortega y Gasset¹ un article consacré à Goethe, « La Vision de l'intérieur »). Chez G. Chpet, le mot, effectivement, est comme la chair et non pas comme un souffle évanescent. Il y a dans le mot des formes internes concrètes qu'il appelle ontiques. La charpente concrète et la structure du mot ne sont pas que des reflets, l'empreinte d'une chose existant réellement ou la référence concrète du mot. La charpente concrète est ce contenu dans le mot

1. José Ortega y Gasset, *Goethe desde dentro* [Goethe de l'intérieur] (1932) ; *Unas Lecciones de metafísica* Quelques leçons de métaphysique] (cours de 1932-1933), publiés en 1966.

qui doit être accompli et qui peut être réalisé, incarné (*cf.* l'interprétation beaucoup plus tardive de J. Austin : le mot comme performatif). Cette charpente par conséquent est active, mais elle est un « réceptacle » : le sens lui est communiqué à travers le mot.

On trouve ensuite chez G. Chpet des formes internes du mot au sens proprement dit. Elles s'enclavent entre les formes morphologiques et les formes ontiques. Ce sont des formes logiques, dynamiques au plus haut point, des formes du contenu sémantique, « toute une foule de sens se mouvant dans toutes les directions » (*cf.* les faisceaux de sens qui jaillissent des mots chez O. Mandelstam). Le mot a son ontologie, différente de la logique formelle superficielle. J.P. Vernant l'aurait appelée logique sans logos. La forme interne constructive fait du mot un verbe, c'est-à-dire une action, et même un démiurge.

Je ne vais pas me livrer à la description des formes internes, syntaxiques et syntagmatiques, du mot. Globalement, le noyau sémasiologique est recouvert de couches ou de revêtements entre lesquels on observe des relations et des actions réciproques complexes. Par exemple, on peut citer le jeu des formes logiques et des formes d'expression (les syntagmes). Il arrive que le morphème, en tant que formation sonore, puisse, jusqu'à un certain point, « comme la lave se pétrifier et immobiliser le sens, mais le sens sous cette couche superficielle de la lave bouillonne et préserve sa flamme² ». Nous aurons besoin de cette image ultérieurement. J'attire l'attention sur le fait que de nombreuses formes internes du mot, relevées et décrites en détail par G. Chpet, peuvent être considérées comme des structures sémantiques profondes, postulées comme innées par N. Chomsky. Comme on le verra clairement par la suite, c'est une affirmation excessive.

Je marque une pause quant à la description des formes internes du mot et je passe au langage des actions. Au début des années 1920, le futur fondateur de la physiologie de l'activité (de la physiologie psychologique), N.A. Bernstein (1896-1966), a entrepris l'étude du *mouvement vivant*³. Il jugeait insuffisant pour sa description les schèmes stimulo-réactifs, réactologiques, et réfléchologiques. Le mouvement vivant n'est pas une réaction, mais une action ; il ne faut pas le décrire à l'aide de catégories métriques, mais topologiques ; chaque mouvement est unique, comme l'est l'empreinte du doigt ; il ne se répète pas, mais il se construit, c'est pourquoi un exercice est une répétition sans répétition. Le mouvement de

2. G.G. Špet [Chpet], *Sočinenija* [Œuvres], M., Pravda, 1989, p. 389.

3. N.A. Bernštein [Bernstein], *Fisiologija dviženja i aktivnosti* [Physiologie du mouvement et de l'activité], M., Nauka.

percussion du marteleur est monolithique, mais ses mouvements superposés l'un sur l'autre ressemblent à une toile d'araignée en plein vent. Pendant plusieurs années, N.A. Bernstein, en étudiant les mouvements des sportifs et des travailleurs, les mouvements du violoniste, du pianiste, etc., pénétrait la structure (forme) interne de l'action et du mouvement vivant. Il comprenait que pour construire un mouvement, il ne suffisait pas de savoir comment il était vu de l'extérieur, il fallait le voir (le sentir) de l'intérieur. Cela ressemble au sens articulatoire décrit par W. von Humboldt. De la même façon que G. Chpet a vu de l'intérieur le mot, N. Bernstein a vu de l'intérieur le mouvement et l'action. Dans la forme interne de l'action, il y a place pour l'image du résultat, pour le mot et le symbole, se révélant comme moyens, à un niveau supérieur, des coordinations symboliques de l'action. Le dernier modèle de N. Bernstein est pratiquement le fondement de tous les modèles actuels de l'action (performance – en caractères latins dans le texte, NdT).

C'est mon maître A.V. Zaporozjets (1905-1981) qui a poursuivi l'étude du développement des mouvements⁴. Il a introduit le concept « d'image interne » du mouvement volontaire et de l'action, et a montré que dans cette image (forme) interne entraient la représentation de la situation et la représentation des actions requises. Il convient ici de rappeler les études des actions constructives des enfants de maternelle, études qu'avait effectuées il y a déjà longtemps A.R. Luria et dans lesquelles il montrait le rôle régulateur du langage dans le déroulement de ces actions. Le modèle fonctionnel de l'action concrète, proposé par N.D. Gordeeva et V.P. Zintchenko est une généralisation des résultats des recherches faites par N. Bernstein, A. Zaporozjets et les auteurs du modèle.

Les idées de N. Bernstein, V. Zinchenko et N. Gordeeva ne contredisent pas l'idée que se fait G. Chpet de la forme interne du mot / langage / *slovo* telle qu'elle se trouve à la base du jeu scénique des acteurs. Ce n'est que dans ce cas (et aussi dans le cas de l'œuvre poétique) que G. Chpet inclut, dans la constitution des formes internes, les images / représentations créées par l'acteur ou le poète. Dans le cas de l'acteur, il appelle ces formes motorosympathiques, en liant directement l'image à l'action et au mot. Je fus stupéfait, quand j'ai trouvé chez G. Chpet la notion de mouvement vivant et la nécessité de l'étudier. J'ai eu l'impression que ces mots avaient été écrits par N. Bernstein ou A. Zaporozjets ; ce dernier,

4. A.V. Zaporozžec [Zaporozjets], *Izbrannye psibologičeskie trudy. Trudy v 2-tomab* [Œuvres choisies en psychologie en 2 tomes], M., Pedagogika, 1986.

avant d'être psychologue, fut acteur dans le théâtre du célèbre metteur en scène Lès Kourbass, qui enseignait à ses élèves comment transformer et transfigurer leurs propres mouvements en représentation scénique.

Quelques mots au sujet du langage des images sensibles. A.V. Zaporojets, ses élèves et collaborateurs (au nombre desquels je figure) se sont intéressés pendant de nombreuses années au problème de la formation de l'image visuelle et ont conclu que dans sa forme interne entraînent les mouvements perceptifs et les actions qui ont permis cette image. Le mot y entre aussi, et c'est par sa médiation qu'est rendue possible l'actualisation de l'image. En d'autres termes, la forme interne comprend non seulement la charpente concrète, mais aussi l'action conforme à sa construction. Il se peut que A. Zaporojets, pendant son travail d'acteur, ait vu l'image (et l'affect) de l'intérieur, ce qui l'a amené à la psychologie.

Bien sûr, ce n'est pas que dans la forme interne du mot qu'entrent les significations et les sens. Les significations et les sens des objets mentaux, des perceptions et des opérations (motrices) entrent dans les formes internes de l'image et de l'action. On est en présence, dans ces formes internes, de formes propres dynamiques et logiques à leur façon. Ainsi, en vient-on à considérer que les recherches de G. Chpet, N. Bernstein et A. Zaporojets nous autorisent à parler de points communs dans la construction du langage / mot / *slovo*, de l'image et de l'action. Ils ont tous leurs propres formes externes et internes. Ce n'est pas une simple analogie, mais une similitude essentielle, étant donné que chacune de ces formations (outils, instruments, artefacts, organes fonctionnels, langages, etc.), dans son rôle de moyen du comportement, de l'activité, de la communication, de l'intellect, peut avoir les deux autres dans sa forme interne. L'action comporte en soi le langage / mot et l'image ; le mot comporte l'action et l'image ; l'image comporte l'action et le mot. Ils sont un enrichissement, une médiation, une imbrication et, dans certaines limites, un remplacement de l'un par l'autre. Bien sûr, ils entrent dans la constitution des autres formes internes non pas dans un état premier, mais réduit, transformé et, éventuellement, altéré. Par conséquent, le mot, l'image, l'action ne doivent pas être examinés indépendamment l'un de l'autre. Il est fort peu probable qu'on puisse les traduire (au sens d'une traduction littérale), mais ils sont, pour le moins, proches, c'est-à-dire apparentés originellement. Ils sont plus que des amis et, non seulement ils se reconnaissent mutuellement, mais ils communiquent entre eux, échangent des nouvelles et participent de plein droit à la construction de l'image du monde et de nous-mêmes en lui, c'est-à-dire à la connaissance, à sa propre connaissance, à

l'activité, à la création. À ce propos, si vraiment on doit parler, à l'instar de N. Chomsky, d'innéité des structures grammaticales, il faut être conséquent et admettre l'innéité des structures de l'action et de l'image. Chacune d'elles peut être noyau et enveloppe, enveloppe et produit de pressurage (*cf.* O. Mandelstam : « les formes visuelles percent, comme les dents »).

Est-ce que ces quelques réflexions sur l'interaction des formes internes et externes du mot, de l'image et de l'action ne contredisent pas les conceptions de G. Chpet ? Je répondrai avec ses mots :

La sensibilité et l'entendement, à l'instar du hasard et de la nécessité, ne sont pas une contradiction, mais des corrélats. N'est-ce pas la même chose en art, en particulier en poésie : l'imagination et la raison, l'individuel et le général, « l'image » et le sens – ne sont pas une contradiction, mais des corrélats. Les formes extérieure et intérieure ne sont pas une contradiction, et elles n'exigent pas réciproquement qu'on les élimine ou les écarte. Elles ne sont séparables que dans l'abstraction et ce n'est pas une synthèse conclusive qui est nécessaire, il faut reconnaître initialement l'unité de la structure⁵.

Est-il nécessaire aujourd'hui d'arguer spécialement du fait que ce que dit G. Chpet se rapporte à la sensibilité et au mouvement, à l'image et à l'action.

Ainsi nous pouvons parler de cette similitude profonde entre le mot / langage, l'image et l'action. Le fondement de cette similitude peut être une unité de leur sens qui n'est pour l'instant ni manifeste ni évident, sens qui, selon G. Chpet, est enraciné dans l'être. On ne peut se limiter à considérer le mot, l'image et l'action comme diverses projections du monde-texte effectuées quand on pénètre plus avant dans le sens – le sens de l'être. Tous ensemble, ils sont semblables au cristal magique reflétant ses diverses facettes.

Hétérogénéité du mot, de l'action et de l'image

Se pose la question de savoir si l'on a suffisamment établi cette similitude profonde entre le langage, l'image et l'action, face à l'affirmation catégorique de G. Chpet, à savoir précisément que le mot est le commencement et la source de la connaissance (et même de la conscience, qu'il caractérisait comme un mot / lan-

5. G.G. Špet, *Vnutrennjaja Forma slova. Etjudy i variacii na temy Gumbol'ta*, [La Forme interne du mot. Études et variations sur des thèmes de Humboldt] (1927) Ivanovo, 1999, [reprint de l'édition de 1927], p. 61-62 ; Pour la traduction française : Gustav G. Chpet, *La Forme interne du mot. Études et variations sur des thèmes de Humboldt*, préf. Maryse Dennes, trad. Nicolas Zavialoff, Paris, Kimé, 2007, p. 104.

gage / *slovo* : « Le jeu et la vie de la conscience – mot pour mot, c'est un dialogue »).

Sur ce point, je prendrai une position pas moins catégorique. L'homme n'a pas de langages de communication et d'intellection non verbaux et pré-verbaux « purs », de même qu'il n'a pas de formes purement verbales de ces actes (laissons de côté les formes pathologiques et idéologiques de certains raisonnements). L'homme, même en le souhaitant fortement, ne peut retrouver son état pré-verbal, période qui, de plus, est extraordinairement courte, si tant est qu'elle existe. Le mot / langage l'accompagne de la naissance jusqu'au moment où il se manifeste dans toute sa splendeur (ou monstruosité) de ses formes externes ; il pénètre dans les formes internes des mouvements, des actions, des images, des affects de l'enfant. Il y a des noms pour un tel langage : « embryon de la verbalité » (Chpet), « langage interne non verbal » (Mamadachvili). Des philosophes de l'antiquité ont parlé du « logos séminal ». « Embryon de la verbalité », « logos séminal » - ce sont les appellations précises de la forme interne du mot énergétique, active, prospective, génératrice, forme qui n'a pas encore trouvé (ou qui a perdu) l'expression en une forme externe qui lui est immanente et cachée pour l'instant sous la surface des autres langages : systèmes moteurs, perceptifs, systèmes de signes-symboles, etc., et, pourquoi pas, cachée sous le voile du silence ou du « mugissement ». À la différence de l'objet qui, dans l'obscurité, se pare de la lumière de l'éclair, le mot commence à l'éclairer de l'intérieur. Soyons attentifs aux réflexions de O. Mandelstam proches de celles de G. Chpet :

La représentation verbale est un ensemble complexe de phénomènes, c'est une liaison, un « système ». On peut considérer la signifiante du mot comme une chandelle qui brûle dans une lanterne en papier, et, inversement, la représentation sonore, ce qu'on appelle le phonème, peut être introduite à l'intérieur de la signifiante, à l'instar de cette même chandelle introduite à l'intérieur de cette même lanterne⁶.

Quand le mot / langage interne émerge à la surface en trouvant sa forme externe pour s'y incarner, il réduit, plie et conserve, mais à présent en qualité de sa forme interne, les formes externes de l'action, de l'image, au sein desquelles il a mûri et s'est développé. Ainsi, par exemple, Chpet disposait dans la structure du mot l'image comme une forme interne *sui generis* entre son-mot et forme

6. O. Mandelstam, *Slovo i kul'tura* [Parole et culture], M., Sov. Pisatel', 1987, p. 66.

logique (En tant qu'objet autonome d'étude, il plaçait cette image entre la « chose » et « l'idée »⁷, c'est-à-dire là-même où P.A. Florenski installait le symbole. À leur tour, les langages de l'action, des images, en devenant des formes internes du mot, gardent leurs propriétés dynamiques et n'interrompent pas leur développement. Une telle logique n'est pas nouvelle. Spinoza disait de la mémoire que c'était un intellect à la recherche de lui-même. N.A. Gordeeva et moi-même, nous considérons le mouvement vivant comme le sens à la recherche de lui-même. Évidemment, l'image de l'objet peut être considérée également comme un mot en quête de lui-même. Ensuite, le mot commencera à chercher les images sensibles de l'action ou les formes artistiques qui lui sont adéquates. Dans ce dernier cas, conformément aux idées de H. Bergson, est exigé un effort mental maximal.

Bien que le logos séminal soit le mot avant le mot (et non pas le langage intérieur !), c'est quand même le mot ! Je me risque à supposer que, en ce sens, « l'activité » naissante chez le tout jeune enfant devient dès le début un langage / mot. Au moins, on sait, depuis Saint Augustin, que l'activité signée (certes, elle est dirigée par les adultes qui entourent l'enfant), devance toute les autres activités (et même, chez certains enfants, elle persiste au cours des années et demeure la seule activité). Les pleurs ou le mouvement signé préparé avant l'exécution d'une action, par exemple, les mains de l'enfant tendues vers un objet, sont adressés à un sujet parlant. Je ne suis pas sûr que L.S. Vygotski ait vraiment raison quand il affirme que le jeune enfant générant pour la première fois un signe, soit le dernier à le savoir. Monsieur Jourdain n'a pas su tout de suite qu'il faisait de la prose, et pourtant il parlait. On sait que l'oreille du tout jeune enfant, à partir de 2-3 mois, commence à discriminer les phonèmes de sa langue maternelle et devient sourd par rapport aux phonèmes des autres langues. Très tôt, le mot, à partir d'un son vide, se transforme, au minimum, en « sensation » signifiante et il provoque de lui-même chez l'enfant un complexe vivifiant. L'enfant attend le mot et, déjà à l'âge de deux mois, fixe son regard avant tout sur les yeux et les lèvres de l'adulte (F. Salapatek). Il s'imprègne (pratiquement en même temps que du lait maternel) du langage humain et humaniste, et ce langage devient « logos séminal ». Ainsi, chez l'homme, dès le plus jeune âge, tous les langages deviennent verbaux, ils sont fécondés par le langage verbal qui pénètre leur forme interne. À l'intérieur de ces langages, le langage verbal mûrit et croît. Ceci est confirmé indirectement par le caractère explosif bien connu au début de l'activité de

7. G.G. Špet, *Sočinenja* [Œuvres], *op. cit.*, p. 445.

parole de l'enfant (M. Montessori parlait d'une explosion du langage de l'enfant), quand celui-ci parle d'une voix entrecoupée en perdant son souffle et ressent une frustration par rapport à l'adulte qui ne le comprend pas. Chez l'enfant, le besoin de langue est un besoin des plus impérieux. W. von Humboldt le caractérisait comme une exigence spirituelle d'exprimer et d'extérioriser dans le son tout ce qui pouvait être perçu et senti. Donc, déjà dès la plus tendre enfance, se développent deux processus impétueux et contraires – l'acculturation des fonctions naturelles et la naturalisation des fonctions culturelles (*cf.* J. Brodsky – la vitesse du progrès interne est plus rapide que celle du progrès du monde). C'est bien pourquoi nous disons de la culture qu'elle est une seconde nature, mais au fond elle est la première nature de l'homme. B. Pascal disait de manière optimiste que l'on peut rendre tout naturel.

W. von Humboldt avait raison en disant que « la langue est plus forte que nous ». C'est à tel point exact que, très souvent, l'homme, au lieu d'employer le langage verbal / *slovo* comme outil, devient lui-même l'outil ou l'organe de la langue. C'est bien si c'est le poète qui devient un tel organe, mais non pas, par exemple, un fonctionnaire tchékhovien, ignorant ce que signifie un point d'exclamation rencontré dans un texte.

Ce que je viens d'énoncer permet en conclusion de parler de l'hétérogénéité du langage verbal, de l'image et de l'action, et d'appeler hétérogène leur devenir et développement. C'est le langage verbal qui y joue le rôle principal. Il est possible que G. Chpet lui-même n'ait eu besoin de cette argumentation pour affirmer que le langage verbal est le principe essentiel de la connaissance. Mais j'en avais besoin pour mieux comprendre cette affirmation.

Relativité de la dichotomie « externe » et « interne »

Venons-en enfin à la question de savoir si les propositions mentionnées sur l'hétérogénéité du langage verbal, de l'image et de l'action et sur leur hétérogénèse peuvent nous aider à analyser la création. Aujourd'hui, on peut considérer comme un lieu commun la proposition selon laquelle la source de la création est interne. V.V. Kandinski a exprimé résolument et vivement cette pensée : « L'externe qui n'est pas engendré par l'interne, est mort-né ». On peut être d'accord avec P. Janet, J. Piaget, L.S. Vygotski et d'autres pour dire que la source de l'interne est le comportement externe et l'activité concrète (objectale) qui, d'ailleurs, ne peuvent pas ne pas avoir ce qui leur est interne et que nous ne connaissons ni ne comprenons pas trop. Si bien que, dans chacun des actes d'intériorisation et d'extériorisation empiriquement incontestables,

il y a des inconnus ; aussi n'avons-nous pas le droit de conclure à leur symétrie ou d'inférer facilement et inconsidérément l'interne de l'externe et inversement. On peut dire, bien sûr, que l'intériorisation est une inhumation (des funérailles) de l'activité externe concrète, et l'extériorisation est une exhumation ; ne serait-il pas préférable de rechercher une autre façon de penser ?

Les notions d'« hétérogénéité » et d'« hétérogenèse » nous y obligent. Elles signifient quelque chose de plus qu'un « mixte » ou qu'un « syncrétisme ». Représentons-nous le langage verbal dans toute la plénitude de ses formes externes et internes. Je rappellerai que, conformément à l'idée de G. Chpet, le langage verbal est une « chose socio-culturelle ». En tant que telle, elle ne peut se situer uniquement à l'extérieur ou uniquement à l'intérieur. G. Chpet admettait que l'externe peut exister sans l'interne (on peut se représenter le mot comme un son vide), mais il insistait sur le fait qu'il ne pouvait y avoir le moindre atome de l'interne sans l'extériorité. G. Chpet partageait l'idée de W. von Humboldt, selon laquelle la langue (c'est-à-dire également le mot), à chaque instant de son existence, doit posséder ce qui fait de lui un tout⁸. Et ce tout inclut dans sa constitution et l'externe, et l'interne. De ce fait, G. Chpet ne nie pas l'incomplétude principielle du moment, mais il en souligne son originalité. Ce qui est incomplet à un moment donné, est aussitôt comblé dans l'instant suivant.

La contradiction qui s'établit entre la plénitude donnée d'un objet concret et son incomplétude, présente à chaque instant, est résolue par son propre devenir, par le cours ininterrompu de sa réalisation⁹.

On peut ajouter à cela que, dans les moments de la vie, dans les instants du présent, se révèle un tout, qui comprend en soi et l'interne et l'externe, ainsi que le présent, le passé et le futur. De tels instants représentent des unités virtuelles de l'éternité¹⁰. Ces réflexions valent aussi pour les autres « *slovo* » / « mots » hétérogènes, qu'il s'agisse des mots-images ou des mots-actions. Ce dernier

8. G.G. Špet, *Vnutrennjaja Forma slova*, *op. cit.*, p. 44 ; Pour la traduction française, *op. cit.*, p. 88.

9. *Ibid.*, p. 39. Pour la traduction française, *op. cit.*, p. 83.

10. V.P. Zinčenko [Zinchenko], *Živoe vreme (i prostranstvo) v tečenii filiosovsko-poetičeskoj mysli* [Temps (et espace) vivant au cours de la pensée poético-philosophique], *Voprosy filosofii*, 2005, 5, p. 20-46.

cas a été démontré grâce à l'analyse microstructurale ou microdynamique du mouvement vivant¹¹.

Si l'on explique l'hétérogénéité de cette façon, la dichotomie de l'externe et de l'interne comprise de manière naturaliste ne représente rien de plus qu'une commode figure de discours, dont il n'est pas, d'ailleurs, si facile de se débarrasser du fait de son usage habituel. Elle incite beaucoup de chercheurs à loger l'interne dans les profondeurs du cerveau ou dans les mystères de l'inconscient. La première variante est en dehors de la science, quant à l'inconscient, il convient d'évoquer l'explication linguocentriste que donne J. Lacan. L'inconscient dépend de la langue, il est structuré comme une langue. Il parle, il dépend de la langue et n'existe que chez le sujet parlant. Et enfin, il a un auditeur. Il est vrai que l'inconscient, d'ailleurs comme la conscience, ne peut s'exprimer que par le moyen des langages accessibles à l'homme, avant tout le langage verbal, l'image et l'action. Mais ces deux derniers, comme nous l'avons vu, sont « imprégnés » de langage verbal, ou plus précisément sont animés par le langage verbal. Si l'on veut croire ce que dit Lacan et qu'on accepte la terminologie de G. Chpet, l'inconscient est tout comme le langage verbal une chose socio-culturelle, et tout comme la conscience une chose historico-culturelle, c'est-à-dire qu'il a sa part d'externe et sa part d'interne. Donc, l'interne n'est guère plus qu'une métaphore, qui plus est, une métaphore qui, prenant place dans une série de métaphores épistémologiques, permettant de se représenter et de comprendre l'acte créateur, n'est pas la plus heureuse.

Métaphore du creuset

Prenons la métaphore du creuset (*melting pot*), métaphore qui peut être présentée comme un espace virtuel, mais pleinement fonctionnel ou comme un modèle conceptuel-représentatif d'une situation problématique dans laquelle se fondent l'une dans l'autre, se mélangent, se séparent, puis à nouveau s'unissent en prenant de nouveaux contours, les formes internes du langage verbal, de l'image et de l'action. Dans le creuset,

Le feu intérieur brûle plus ou moins vif, plus ou moins rapide, pénètre dans l'expression de chaque pensée et dans chaque suite d'images, se ruant à l'extérieur¹².

11. N.D. Gordeeva, *Ekspperimental'naja Psibologia ispolnitel'nogo dejstva* (Psychologie expérimentale de l'action exécutive), M., Trivola, 1995.

12. W. von Humboldt, *Izbrannye Trudy po jazykoznaniju* [Textes choisis de linguistique], M., Progress, 1984, p. 105.

L. Wittgenstein, un siècle après W. von Humboldt, employait la même métaphore dans une lettre à B. Russel : « Ma logique est toute dans un creuset (*in the melting pot*) ». Plus tard, il la commentait ainsi :

Un mois et demi plus tard, je relevai de cette indétermination en fusion des configurations qui ne ressemblaient plus à ce que Russel entendait comme logique¹³.

Je remarquerai que dans le creuset de Wittgenstein précisément les formes logiques se sont fondues en une indétermination, en un certain chaos, à l'évidence, fécond. M.K. Mamardachvili parlait de fusion et d'effervescence dans le « chaudron cogito » : « Sans feu, il n'y a pas de forme. La preuve en est que nous ne donnons forme à l'argile qu'à l'aide du feu ». Que représente la réalité et la « matière », présente dans cette « coupe tourbillonnaire » (I. Sévérianine), dans les tréfonds – ou dans le noyau de l'esprit, où se crée la vie externe ou apparente ? La réponse découle de ce que l'on a exposé ci-dessus : ce sont les formes internes du langage verbal, de l'image et de l'action présentes dans le creuset. Chacune de ces formes examinées peut être présentée comme une sorte de molécule organique, où l'image, le langage verbal et l'acte sont liés entre eux par le « système sanguin du sens » qui les baigne (la métaphore est de G. Chpet). Il convient de considérer que l'image, le langage verbal et l'action entrent dans les formes internes correspondantes non pas par l'intermédiaire de noms, mais par l'intermédiaire de leurs propres structures très complexes, comme le montre la psychologie expérimentale, structures qui, bien qu'elles soient très vraisemblablement réduites à des schèmes, semblables au « logos séminal », ne se ramènent pas seulement à un embryon du développement, mais à un embryon fonctionnel d'actualisation. On trouve de tels schèmes dans la sphère de la perception et de la motricité.

Avant de caractériser ces schèmes, arrêtons-nous un instant sur l'argumentation de G. Chpet, selon laquelle on peut se demander pour quelle raison il faut, au cours d'une analyse esthétique de la poésie et de la prose, accorder essentiellement notre attention précisément aux formes internes et non pas à ce qu'on appelle le contenu. De mon point de vue, tout ceci a une portée plus grande et se rapporte directement à l'analyse de la création. Je remarquerai

13. V.V. Bibihine [Bibikhine], *Wittgenstein : smena aspekta* [Wittgenstein : changement d'aspect], M., In-t filosofii, teologii i istorii sv. Fomy, 2005, p. 29.

que L.S. Vygotski, qui a écouté les cours de G.G. Chpet et a travaillé dans son séminaire, a ignoré dans son ouvrage *La Psychologie de l'art* et dans d'autres travaux, le concept de « forme interne » et a, conformément à la tradition esthétique, développé le drame de la psychologie de l'art, en se basant sur les concepts de forme et de contenu. Il considérait la création artistique comme une façon de maîtriser le contenu par la forme, ce qui en soi est très intéressant. Mais comme le pense G. Chpet, tout « contenu indéterminé comme source, est une structure complexe de formes, dont chacune a un "contenu" corrélatif ». Ce qui vient d'être énoncé est à juste titre indépendant du fait de savoir si le contenu est présenté extérieurement ou intérieurement. G. Chpet insiste sur le fait que les formes internes, guidées par l'idée réalisée par le langage verbal, idée d'une communication pragmatique, scientifique, poétique, au sujet des choses objectives et des relations objectives entre les choses, sont également objectives :

Les formes internes en général sont des lois et des algorithmes objectifs du sens réalisé, ce sont des formes ancrées dans l'existence culturelle même et l'organisant de l'intérieur¹⁴.

Donc, les formes internes ne sont pas de belles balayures akhmatoviennes, ni un chaos agité et ni un contenu diffus. C'est tout autre chose, si on dit qu'elles sont énergétiques, dynamiques, qu'elles se prêtent (guidées par l'idée) à la décomposition (à la déconstruction, si l'on veut) et à la composition – à la transformation et à la transfiguration.

Ce que dit G. Chpet de la dynamicité des formes internes des mots concerne aussi les formes internes de l'image et de l'action, qui ont leur logique et leur dynamique, et, pour le moins, une ordonnance interne. Ce sont la psychologie cognitive et la psychologie de l'action qui les révèlent progressivement. Je pense que les formes internes ontologiques du mot non seulement fécondent les formes ontiques de l'image et de l'action, mais qu'elles leur empruntent certaines choses. Comme le montrent les études du mouvement et de l'action, l'ontique n'est pas obligatoirement préreflexif (c'est un problème à part qui mérite un exposé spécial).

Revenons à notre thème du creuset. Dans ce creuset, le contenu est maîtrisé, mais c'est un contenu déjà mis en forme, et même désagrégé en fragments isolés, en éclats, mais des éclats baignant dans « le système sanguin du sens », devenant eux-mêmes des molécules, des gouttes, des atomes du sens, sa « matière ». Leur

14. G.G. Špet, *Vnutrennjaja Forma slova*, *op. cit.*, p. 215. Pour la traduction française, *op. cit.*, p. 256.

« essaim se transforme en système » (A. Biély) ; une forme nouvelle apparaît que G. Chpet appelle forme de formes. Bien sûr, on peut lui reprocher le recours excessif qu'il fait à la logique pour expliquer la création, mais il faut plutôt le comprendre comme une réaction aux interprétations de la création, irrationnelles et même mystiques, encore répandues de nos jours. Ceci dit, il ne niait pas le caractère spontané de la création :

En commençant par le moment du choix du sujet et jusqu'au moment de l'achèvement du travail créatif, la fantaisie / imagination stylisante agit spontanément, cependant, chaque pas, ici, est en même temps aussi une réflexion, révélant des lois formelles et idéales, des méthodes, des formes internes et autres, de l'échantillon assimilé¹⁵.

Ce que G. Chpet entend par la réflexion dans un contexte de création spontané, est une sanction particulière – la sanction par le sens. Ce n'est pas seulement pour la psychologie de l'art, mais pour la psychologie en général qu'une telle réunion du spontané et du réflexif la libère comme jamais auparavant du joug de l'inconscient. Et ce n'est pas facile d'y parvenir. La séduction de l'inconscient est trop forte. Par exemple, la représentante du poststructuralisme, J. Kristeva, place le « génotype » du langage qu'elle a imaginé, dans l'inconscient prétendu insoumis aux codes et aux structures.

Il résulte de ce qui précède que les formes internes sont hétérogènes, c'est-à-dire, chacune d'elles n'est pas « pure culture ». Le paradoxe et l'énigme résident en ce qu'une telle hétérogénéité, s'appuyant sur de nombreuses formes hétérogènes, donne, au total, comme résultat pour ainsi dire, des « cultures pures » - les formes externes ; elle génère, produit, dans le creuset, un style. Le style de la langue, de la peinture, de la sculpture, de la danse, de la pensée et, enfin, le style du comportement.

Derrière chaque ouvrage, on devine (ou non) un riche contenu interne, une richesse de formes internes cachées. Ce n'est pas le fait du hasard si Léonard de Vinci a dit de la peinture qu'elle était « cosa mentale » - une chose mentale, c'est-à-dire, qu'elle est, par définition, hétérogène. Saurons-nous voir, dans une œuvre d'art, son alchimie magique, saurons-nous pénétrer, voir derrière ses formes les plus pures, la « frange » de leurs formes internes, leur sens et leur signification ? C'est là déjà un problème de notre culture interne, du goût, de la richesse ou de la pauvreté (parfois de la férocité) de notre propre forme interne.

15. *Ibid.*, p. 225. Pour la traduction française, *op. cit.*, p. 264.

Actions vicariantes à programmes moteurs ne se manifestant pas extérieurement

Il me reste à élucider la dernière question, dernière de la liste et non pas dernière par sa portée. Quelle expérience en psychologie met en corrélation les représentations des formes internes du langage verbal / mot, de l'image et de l'action ? Il semblerait que la notion de forme interne corresponde avant tout à la notion de « schème », largement usitée en psychologie et en philosophie. Peuvent servir d'exemples les expressions : « vision schématique » (R. Descartes), « schème transcendantal comme instrument de l'imagination productive » (E. Kant), « schème dynamique » (H. Bergson), « schème mnésique » (F. Bartlet), « schème sensori-moteur » (J. Piaget). Les termes les plus employés sont les suivants : schèmes perceptifs, opératoires, conceptuels, etc. G. Chpet était très sceptique à l'égard du schématisme rationnel de Kant, étant donné que ce dernier considérait la raison originellement comme sourde et muette, sans langage verbal. G. Chpet cite précisément des énoncés de Kant lui-même qui entend par schématisme un certain art caché dans la profondeur de l'homme¹⁶. Il me semble que les psychologues, ainsi que les philosophes et les méthodologues, ont schématisé le concept de « schème » : il est devenu quelque chose comme un principe explicatif, suspendu dans le vide, un « schématisme » de la conscience psychologique, bien que cette notion exige elle-même une explication et une concrétisation. Selon G. Chpet, la notion de « forme interne » de Humboldt a fait apparaître une certaine opposition à la notion kantienne de « schème ».

La forme interne logico-verbale n'est pas un schème, n'est pas une formule, mais la loi de la formation même du concept vivant, c'est-à-dire la loi du mouvement en tant que développement, dont l'alternative conséquente des étapes est qualifiée par G. Chpet d'alternance dialectique. Une telle alternance reflète le développement du sens lui-même : sa transformation et même sa transsubstantiation. G. Chpet multiplie les épithètes. La forme interne est un procédé, un moyen, une méthode de la formation des mots-concepts. Mais pas uniquement. La forme interne est une relation de la forme externe signifiante et de la forme mentale concrète du contenu d'une chose. C'est une relation – et non pas un lien convenu – qui n'est pas un réflexe, ni un signal de signaux, ni une association. C'est une relation qu'il faut comprendre en tant que mouvement et vie de la forme interne, en tant que développement se réalisant dans les moyens de mise en corrélation du signifiant et

16. *Ibid.*, p. 144. Pour la traduction française, *op. cit.*, p. 183.

de la forme de l'objet (mental). Les lois qui se révèlent dans la langue sont liées entre elles, mais elles sont en concordance et en interaction avec les lois de la contemplation, de la pensée, de l'action, de la sensation. Ces lois sont désignées comme une combinaison vivante, des procédures-algorithmes intellectuels et sont enfin caractérisées comme des moyens¹⁷. « Mouvement » et « moyen » – tels sont les mots-clefs des propos suivants (on pourrait ajouter « vie » et « vérité »).

Dès lors que G. Chpet a concrétisé le concept de « forme interne », est-ce vraiment rationnel de revenir sur cette notion de « schème », même si on mentionne sa dynamique ? Ce qui a été dit, c'est qu'on ne signifie pas qu'il faille ignorer le contenu positif accumulé par la psychologie et qu'on trouve, par exemple, dans la notion de « schème sensori-moteur » ou de notions semblables.

Si la forme interne est le mouvement et le moyen, essayons de comprendre avec quelles ressources ils se réalisent et atteignent leur but. Imaginons que nous accomplissons (simulons) une certaine action avant l'action, que nous prononçons des mots en langage intérieur, que nous manipulons une certaine image visuelle : s'il est difficile de se représenter cette manipulation, nous croyons cependant que les enfants-eidétiques et beaucoup d'adultes y parviennent facilement. Lors de l'exécution de tels actes accessibles à l'introspection, ont été enregistrés un électromyogramme (dans les deux premiers cas) et le mouvement des yeux, lors d'une représentation visuelle. Donc, ce que j'appelle habituellement « action interne » (exécutive, discursive, perceptive, mentale) ou « action au plan interne », n'est pas une métaphore. Mais c'est une action, ayant une efficience particulière accessible à l'enregistrement. Aussi ce qui est appelé interne se révèle externe. Les mouvements enregistrés ont une interprétation double. Premièrement, comme des systèmes correspondants (des organes fonctionnels virtuels – dans la terminologie d'A.A. Oukhtomski et N.A. Bernstein) qui sont amenés à un état dynamique de préparation à l'exécution d'une action. Deuxièmement, comme une manipulation vicariante, c'est-à-dire se substituant à l'opération, à la manipulation d'objets réels et donnant néanmoins un résultat tout à fait réel, tangible. Les actions vicariantes doivent être assurées par des programmes moteurs (des schèmes) correspondants construits avant.

Naturellement, pour accomplir des actions vicariantes, non seulement la périphérie y répond, mais également les régions correspondantes du cerveau, ce qui est bien connu depuis longtemps d'après de nombreux enregistrements d'électroencéphalogrammes.

17. *Ibid.*, p. 124-125. Pour la traduction française, *op. cit.*, p. 167-168.

À présent, on peut se représenter le fait (et plutôt même croire) que l'homme effectue de telles actions dans des intervalles de temps inaccessibles à l'introspection, qu'il les effectue à une vitesse et avec une productivité élevées. Parfois ces actions ne sont pas accessibles au sentiment de soi-même. La psychologie cognitive, la psychologie de l'action, la psychologie de l'art, la psychologie du jeu d'échecs, etc., abondent en données de ce genre. En ces « instants obscurs », se produisent de nombreuses transformations des informations véhiculées par des signes-symboles et des images. Pour obtenir des données incontestables (des « échos ») portant sur les mécanismes physiologiques possibles de l'exécution de tels actes, la capacité de résolution des méthodes de la psychologie et de la neuropsychologie est jugée insuffisante. À l'aide de ces méthodes, on n'établit que les faits de changement d'activité de telles ou telles structures du cerveau. En revanche est jugée suffisante la capacité de résolution des méthodes de l'analyse microstructurelle et microdynamique des actes cognitifs et exécutifs, donnant des résultats tout à fait incontestables et objectifs¹⁸ ; je vais me limiter à deux exemples.

Le premier est pris dans le domaine du jeu d'échecs. Quand on a demandé à un grand maître de se remémorer les pièces et leur disposition, après lui avoir présenté pendant une demi-seconde une position complexe, il répondit : « Je n'ai retenu ni l'un ni l'autre, mais je peux dire que la position des blancs est plus faible » (communication orale de V.B. Malkine). C'est un bon exemple de l'extraction du sens de la situation sans le recours à une analyse minutieuse des significations. C'est quelque chose de semblable, évidemment, qui a lieu lors de séance de jeu simultané en aveugle sur plusieurs échiquiers.

Le second exemple est pris dans le domaine des opérations arithmétiques. Je ne me réfère pas aux calculateurs prodigieux – ils se tiennent en dehors de l'interprétation scientifique. Mais il y a pour ainsi dire des calculateurs professionnels – membres passionnés d'écoles et de clubs d'abaque (boulier-compteur, du lat. abacus – variété de calcul) très répandus au Japon. L'abaque est un moyen extérieur de calcul. Le nombre y est représenté par une configuration de perles. À l'issue de l'apprentissage, l'abaque devient un moyen interne (ou personnel) d'activité et le travail s'effectue sur le plan interne. Les maîtres de l'abaque font des opérations de nom-

18. V.P. Zinčenko, «Geterogenez tvorčeskogo akta : slovo, obraz i dejstvie v "kotle cogito"» [Hétérogenèse de l'acte créateur : le mot, l'image et l'action dans le "creuset du cogito"]. *Sovremennyy Kognitivnyj Podhod : filosofija i kognitivnye nauki* [L'Approche cognitive actuelle : la philosophie et les sciences cognitives], M., Kanon, 2007.

bres à la vitesse de 5-10 par seconde. Au cours d'une multiplication de nombres à deux-trois chiffres ou quatre par un nombre à deux chiffres, la réponse est donnée dans un intervalle de 5 secondes (G. Hatano¹⁹, M. Cawl²⁰). Une vitesse bien plus élevée est atteinte dans les études de la mémoire à court terme²¹. À cette vitesse, on n'a pas suffisamment de temps pour prononcer les nombres, ni à voix haute ni en langage intérieur. Les tentatives de prononciation en langage intérieur réduisent nettement la précision de la réponse. Des résultats analogues sont obtenus au cours d'une résolution de tâches de manipulation de formes visuelles (mental rotations). Donc, les opérations peuvent se réaliser à l'aide de programmes de mots non verbalisés, ou à l'aide de programmes de signes, d'images non visualisées ou enfin à l'aide de programme d'actions motrices non actualisées, qui sont les vecteurs d'un « langage / slovo interne non verbal ».

N.A. Bernstein désignait le « lexique » des blocs moteurs (programmes, schèmes) par le terme de « fonothèque » (construit sur le sens littéral de sol, fon(d), arrière-plan). En fonction des tâches, les programmes moteurs, au cours de leur réalisation, peuvent générer ou bien une action, ou bien une image, ou bien un mot/langage verbal. Il y a là de nombreuses questions qui méritent une étude ou un examen. De tels programmes sont-ils dits amodaux, polymodaux ou spécifiques ? Par exemple, si, dans le creuset, les formes internes sont présentées comme des programmes moteurs, il est possible d'établir entre eux des rapports selon le modèle de la résonance sémantique. Ce dernier assure l'effet du *pool* langagier, dont on a parlé.

19. G. Hatano, « Commentary : Core Domains of Thought, Innate Constraints, an Sociocultural Contexts » [Commentaire : Domaines principaux de la pensée, contraintes innées et contextes socioculturels], H.M. Wellmans and K. Inagaki (éd.), *The Emergence of Core Domains of Thought : Children's Reasoning About Physical, Psychological, and Biological Phenomena* [L'Émergence des domaines principaux de la pensée : le raisonnement de l'enfant sur les phénomènes physiques, psychologiques et biologiques], San Francisco, Jossey-Bass, p. 71-78.

20. M. Cawl, *Perepletienie filogenetičeskoj i kul'turnoj istorii v ontogeneze* [L'Entrelacement de l'histoire philogénétique et culturelle dans l'ontogenèse]. *Kul'turno-istoričeskaja psihologija*, 2007, 3.

21. V.P. Zinčenko, G.G. Vutetič, « Skaniranje posledovatel'no fiksiruemyh sledov v kratkovremennoj zritel'noj pamjati » [Images au scanner de traces fixées successivement en mémoire visuelle à court terme]. *Voprosy psihologii*, 1970, 1, p. 39-52.

L'idée principale réside en ce que précisément les actions vicariantes, effectuées par des programmes moteurs particuliers non manifestés extérieurement, assurent la dynamique des formes internes, dynamique dont parle constamment G. Chpet. Elles assurent aussi le travail du creuset où a lieu la refonte des formes internes et la génération d'un nouveau langage verbal/mot, d'une nouvelle image ou d'une nouvelle action, c'est-à-dire d'une œuvre emplie de ses formes internes (formes de formes). Cette œuvre sollicite notre capacité à saisir d'une façon sensible, à comprendre, à interpréter, notre capacité à « scruter les lignes comme des rides de la rêverie » (R.M. Rilke). Je m'arrête là où il faudrait commencer une nouvelle discussion sur les mécanismes (le mot n'est pas bon) ou sur le drame de la création.

Université d'État, École Supérieure d'Économie

Traduction du russe par Nicolas Zavaloff